

## Attention, colloque !

La rentrée des écrivains bat son plein. Après la publication du livre de Bernard Lahire, *La Condition littéraire – la double vie des écrivains* (La Découverte), faisant suite à l'enquête commandée en 2003 par la Drac de Rhône-Alpes et la Région Rhône-Alpes, après l'extraordinaire retentissement de cette parution dans les médias, c'est désormais à un temps de réflexion et d'échange collectif que nous vous convions, à l'occasion du colloque « La condition des écrivains », organisé le 20 octobre par la Région Rhône-Alpes et la Drac de Rhône-Alpes, avec la collaboration de l'Arald. Comprendre le « jeu littéraire », réfléchir au statut de l'écrivain, envisager de nouvelles formes d'aide et de médiation, tels sont les enjeux de ces rencontres. Le programme est à découvrir en page 5 • Laurent Bonzon



## Pour une suite de *La Condition littéraire* Quelques notes marginales

Pourvu que Bernard Lahire continue son enquête... Elle est bien trop passionnante pour ne pas être poursuivie. Peut-être avec d'autres regards ou éclairages, d'autres mises en perspective. Mais en prolongeant les sillons qu'il a tracés.

Une des forces de cette enquête vient de ses données chiffrées, de la précision de son questionnaire. Échapperaient pourtant, aux mailles de ce filet si bien tramé, certains effets de faux-semblant. Dès qu'il est question d'écriture, du métier d'écrivain, affleure vite une sorte de discours obligé. Quelques modèles (Flaubert, Mallarmé, Proust, Kafka) façonnent un propos où apparaîtront les mots prévisibles de travail, exigence, réclusion, un lexique du retrait austère et de l'artisanat rigoureux. Qu'adopteront le plumeur comme l'auteur le plus perfectionniste. « L'écriture » est un monde où la fausse monnaie circule. Bien des discours sur la condition d'écrivain relèvent consciemment ou non de la posture et quelquefois de l'imposture. Un questionnaire tout autrement orienté aurait peut-être fait jaillir d'autres postures ou impostures, faisant par exemple de l'émotion, de l'instantané, du « j'écris avec mes tripes », un ressort essentiel. Et donnant donc une autre image sociale (asociale affichée) de l'écrivain.

suite en page 4

### Écrivains

#### Entretien avec Bernard Lahire (suite)

→ p. 2 et 3

#### Pour une suite de *La Condition littéraire*

→ p. 4

### Francophonie

#### Nimrod, Khal Torabully et Mohammed El Amraoui : portraits croisés

→ p. 6 et 7

### Lectures

#### Romans et récits de la rentrée

→ p. 8 et 9

### Portrait

#### Jean-Yves Picq en résidence à Montréal

→ p. 12

# La double vie des écrivains

Suite de l'entretien avec Bernard Lahire autour de l'enquête commandée au sociologue lyonnais par la Région Rhône-Alpes et la Drac de Rhône-Alpes. Les rapports (de force) entre écrivains et éditeurs, les nouvelles formes d'aide à envisager pour les écrivains, mais aussi la précarité des situations, tels sont les sujets développés ici.

**Quelles réactions escomptez-vous après la publication de votre livre et des résultats de cette enquête ?**

Les réactions seront sans doute assez contrastées : j'espère que beaucoup d'écrivains vont se reconnaître dans l'ouvrage, mais d'autres, qui ont des positions publiques, vont se faire fort de défendre la conception d'une littérature « sans attaches ni racines » par rapport à une sociologie un peu vulgaire qui ramène la littérature à des choses basses. Pourtant ce sont parfois les écrivains eux-mêmes, notamment dans les portraits, qui révèlent les liens les plus intimes entre les conditions matérielles d'écriture et la forme même que peuvent prendre leurs œuvres.

**Dans le même sens, vous êtes très critique à l'égard du structuralisme, qui a fait de l'autonomie du texte son cheval de bataille, au détriment des conditions de production des œuvres. Oui, je pense que cette décision très forte d'autonomiser les textes par rapport à leurs auteurs et aux conditions de production des œuvres confère un privilège énorme à l'exégète ou au commentateur de textes par rapport à leurs auteurs. Ce coup de force symbolique qui a consisté à débarrasser l'étude littéraire de la question des auteurs, de leurs expériences sociales et des conditions de leurs créations, me semble avoir des effets de connaissance désastreux. Par ailleurs, cette autonomisation du texte a des effets politiques. Il me semble notamment que la déconnexion entre texte et auteur n'est pas sans lien avec le fait que, du point de vue de l'aide publique, on soutient beaucoup plus la littérature que les écrivains, la poésie que les poètes, les éditeurs et les libraires que ceux qui sont à l'origine de tout le commerce de livres.**

**Et vous pensez que cette tendance est née dans les années du structuralisme roi ?**

Je pense qu'il y a un lien tacite mais fort entre des positions très savantes, et apparemment déconnectées des réalités pratiques et politiques, et des formes d'actions publiques. À l'école, on donne à lire aux élèves des textes

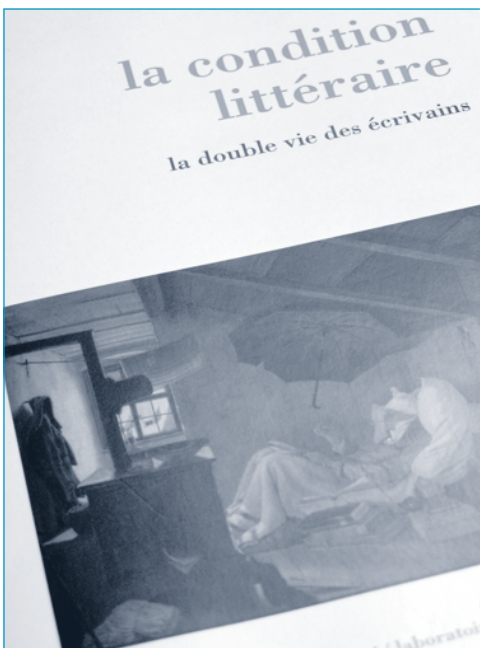
écrits par des auteurs dont ils sont persuadés qu'ils vivaient de leur « métier » d'écrivain. S'intéresser aux contextes dans lesquels ces textes ont été écrits, c'est prendre en considération les conditions qui ont été celles des écrivains. On n'écrit pas les mêmes textes si l'on est apiculteur en Ardèche ou haut fonctionnaire à Paris... Cela me semble très important de montrer que les conditions matérielles, temporelles, spatiales d'écriture ont des effets sur les œuvres. Le fait, par exemple, que certains auteurs n'ont rien publié pendant dix ans est parfois lié prosaïquement à leurs conditions de vie, qui les ont contraints à se consacrer à d'autres choses qu'à l'écriture.

**Mais on comprend aussi, à travers ce que vous dites, qu'il est difficile d'inventer des politiques d'aide sur mesure pour les écrivains. Parce que leurs situations sont extrêmement diverses, qu'ils n'ont pas besoin des mêmes types de soutien. Certains souhaitent par exemple faire des activités para-littéraires (ateliers, interventions en milieu scolaire...), d'autres les refusent catégoriquement.**

Le rapport aux activités para-littéraires dépend beaucoup de la capacité qu'ont les écrivains à vivre de ce qu'ils écrivent et/ou du second métier qu'ils ont. Beaucoup d'auteurs sont très critiques par rapport aux activités para-littéraires, mais ils n'ont pas toujours le choix économiquement. Les écrivains peuvent hésiter entre multiplier les activités para-littéraires en rapport plus ou moins direct avec leur travail littéraire pour compléter leurs revenus de publication (ce qui n'est pas sans inconvénient du point de vue de l'incertitude de la situation économique, du risque de dispersion et de précarité économique) et exercer un second métier dévoreur de temps, mais qui garantit aussi une structure de vie plus régulière et stable.

**Il y a aussi tous les écrivains qui se trouvent au bout de ce processus du para-littéraire. Ce ne sont pas des parcours faciles.**

Non en effet. J'étudie notamment leur cas dans le chapitre « Précarité et incertitudes » :



ce sont souvent des écrivains qui ont fait beaucoup d'ateliers d'écriture et d'interventions, qu'ils ont cumulés de temps à autre avec une bourse, un prix et des à-valoir. Et puis, le cercle vertueux s'est rompu à un moment donné. Il y a aussi les divorces, la vieillesse accompagnée d'éventuels ennuis de santé... Et là, la situation se révèle très précaire. Le moment du passage à la retraite est un moment de vérité douloureux pour toutes celles et ceux qui ont multiplié toute leur vie les petites activités rémunératrices.

**C'est ce dont on s'aperçoit en lisant votre livre : la précarité. Rien n'est jamais acquis. Un livre qui marche, c'est bien, mais cela ne promet pas le succès pour le prochain. Est-ce que cette situation est nouvelle ? Est-ce que la précarité des écrivains ne fait qu'accompagner la précarité sociale qui s'installe dans la société d'aujourd'hui ?**

L'une des premières choses que j'ai apprises en avançant dans ce travail, c'est que la situation faite aux écrivains était structurelle et pluri-séculaire. C'est important de remettre tout ça dans l'histoire. C'est d'ailleurs un des points sur lesquels je suis en désaccord avec Pierre Bourdieu, qui avait l'impression que le marché avait au cours du XIX<sup>e</sup> siècle libéré les acteurs du champ littéraire et accru l'autonomie de ce champ. En réalité, le marché libère d'une certaine dépendance par rapport aux élites qui, autrefois, finançaient la littérature, mais pour en créer une autre vis-à-vis des éditeurs et des lecteurs. Car seuls ceux qui arrivent à vendre correctement et régulièrement leurs œuvres auprès d'un grand nombre de lecteurs peuvent vivre de leur plume. Les autres, ceux qui font de la littérature plus « pure », plus expérimentale, plus érudite ou, dans tous les cas, plus dégagée de la demande immédiate, éprouvent toujours beaucoup de difficultés sur le marché. La bohème littéraire à Paris, en plein XIX<sup>e</sup> siècle, ce sont déjà des auteurs qui n'arrivent pas à vivre de ce qu'ils écrivent !

**Vous pensez qu'on peut parler d'« exploitation » ?**

Celui qui, logiquement, est au cœur du jeu littéraire, est finalement très marginal économiquement et c'est tout de même l'un des grands paradoxes de cette situation. L'auteur est celui à qui on donne 8 % en moyenne sur les ventes alors que, étant donné la nature des produits qu'il vend (des textes), il y a peu de chance qu'il puisse en vendre beaucoup. C'est comme si l'on donnait un pourcentage aussi infime à un peintre pour chaque reproduction d'une œuvre originale qui, comme le manuscrit original d'un écrivain, ne vaudrait

rien en tant que telle. Et puis, plus il crée quelque chose de singulier, d'original, moins il a une chance de trouver un public rapidement. Certains même ne le rencontrent jamais, ou seulement après leur mort... 8 % de droits d'auteur, c'est peu. Dès lors qu'on prend conscience du fait que les œuvres littéraires permettent à des éditeurs, à des imprimeurs, à des libraires, etc., de vivre, alors même que leurs créateurs n'y parviennent généralement pas, il n'y a aucune raison de ne pas évoquer une situation d'exploitation. La situation actuelle (avec de faibles droits d'auteur) est le résultat d'un rapport de force qui est extrêmement défavorable aux écrivains.

**Vous pensez que c'est réellement de l'ordre du rapport de force ?**

Oui. Un rapport de force invisible et souvent indétectable, mais bien présent. Il n'y a pas là que des raisons économiques qui seraient incontournables. On sait bien qu'il y a des écrivains qui négocient leurs droits. 15 %, 18 %, et sans doute au-delà parfois, même si cela ne se dit pas toujours. Les écrivains les plus connus parviennent à négocier parce qu'ils pèsent lourd économiquement. En comparaison avec les auteurs pour la jeunesse qui n'ont parfois que 4 à 5 %, on voit bien que c'est une question de rapport entre les différentes forces en présence : éditeurs, distributeurs, libraires, auteurs, imprimeurs...

**Mais alors, qui peut venir en aide aux écrivains aujourd'hui ? Et comment ?**

Il me semble que l'État a une énorme dette vis-à-vis des écrivains. En effet, l'école s'est historiquement saisie de la littérature en jugeant qu'elle était un important moyen de formation des citoyens. Or, elle peut enseigner aujourd'hui des écrivains sacralisés que l'État n'a pourtant pas beaucoup aidés dans le passé. Et il est tout aussi certain que des écrivains peu aidés aujourd'hui, et qui peinent à vivre, seront enseignés dans l'avenir. C'est cette situation qui justifie l'aide de l'État : tant qu'il y aura de l'enseignement de la littérature, l'État devrait se sentir concerné par les conditions de vie des écrivains.

**Certes, mais comment opérer une aide plus directe et plus immédiate ? On a finalement du mal à inventer d'autres moyens d'aide que les résidences ou les bourses d'aide à l'écriture.** La première chose à dire est qu'il n'y a pas une seule solution, parce qu'il n'y a pas un seul type d'écrivain et pas un seul type de situation : il y a des écrivains en quête de reconnaissance et des écrivains déjà reconnus (et primés), des écrivains avec des seconds métiers stables et d'autres dans des situations plus

précaires, des poètes, des dramaturges, des nouvellistes et des romanciers, etc. On ne peut pas avoir de réponse définitive quant à savoir s'il faut freiner ou développer le para-littéraire, les ateliers d'écriture, les interventions, créer davantage de résidences ou de bourses... Dans l'étude que j'ai menée, on voit très bien que, à des moments différents de leur carrière littéraire, les écrivains n'ont pas nécessairement besoin des mêmes aides. Je crois que, si on veut défendre des écrivains aux situations socio-économiques, aux genres et aux styles très différents, il faut maintenir la palette ouverte. Si on privilégie un type d'aide, on privilégie aussi un type d'écrivains, au détriment des autres. Il faut donc, à mon sens, maintenir ou susciter beaucoup de diversité dans les aides.

**Cette diversité, cette variété des aides, se trouve en résonance avec cette formule quelque peu provocatrice que vous avez au début de votre livre selon laquelle dire « les écrivains », c'est presque un abus de langage...**

Je crois qu'il faut effectivement se méfier de cette expression, parce qu'on a l'habitude de parler d'eux comme on parle des « ouvriers », des « chercheurs » ou des « patrons » qui sont rémunérés pour la fonction qu'ils exercent le plus souvent à temps plein... Or c'est bien là que réside le problème ! Considérer que c'est une catégorie comme une autre. Si vous demandez à une personne dans la rue : « Qu'est-ce qu'un écrivain ? », elle vous répondra probablement que c'est quelqu'un qui passe ses journées à écrire et qui vit de son œuvre. Et pourtant cette vision est assez largement fautive ! Il faut affronter le problème collectif pour se rendre compte que la condition la plus largement partagée par les écrivains – qui existe bel et bien, et c'est pour cela que j'ai choisi ce titre, *La Condition littéraire* –, c'est la double vie. Parce que, dans l'immense majorité des cas, les écrivains sont loin de pouvoir vivre de ce qu'ils écrivent •

Propos recueillis par L. B.



© D.R.

Bernard Lahire est professeur de sociologie à l'École normale supérieure Lettres et Sciences humaines et directeur du Groupe de recherche sur la socialisation (Cnrs). Il est notamment l'auteur de *Tableaux de familles* (Gallimard/Seuil, 1995), *L'Homme pluriel* (Nathan, 1998), *L'Invention de l'« illettrisme »* (La Découverte, 1999, 2005), *La Culture des individus* (La Découverte, 2004, 2006) et de *L'Esprit sociologique* (La Découverte, 2005).

# Pour une suite de *La Condition littéraire*

## Quelques notes marginales

*suite de la page 1*

Parfois les portraits proposés se ressentent de ces effets de profil arrangé. En dépit de la netteté de leur dessin, quelques-uns d'entre eux semblent un peu aseptisés ou – comment dire ? – arrondis. Les zones aveugles et parfois sombres, les points de souffrance, de tangence aux grands chavirements intérieurs qui peuvent être sources de l'écriture – et par là même de l'identité d'écrivain – apparaissent peu. Les récits de vie sont plutôt policés. Le désir de feindre et de conter peut relever de ce plaisir qu'on aime à dire pur. Mais l'identité d'écrivain se forge parfois comme une image réparatrice : c'est souvent à des histoires d'humiliation, de rejet, de deuil, de perte, à des amours malencontreuses ou fulgurantes, des rapports compliqués au corps que vient s'accoster ou se greffer l'écriture. Ou encore à des aspirations à un dépassement (poétique, métaphysique...). L'enquête sociologique peut-elle aller vers ces soubassements fondateurs ou ces firmaments porteurs ? Questions ouvertes...

Plus que pour toute autre pratique artistique, la question de l'appellation est fondamentale (« écrivain », « auteur », « poète »). L'écrit est pour les Occidentaux aux racines mêmes de la relation au sacré. L'imagerie religieuse, la question du « salut » par l'écriture, continuent de hanter le discours sur cette activité autour de laquelle circule une aura sacralisée (fût-ce sous la forme de la dénégation). Trois mille ans de littérature consacrée, d'Homère à Shakespeare, de Dante à Rimbaud, contemplent quiconque vit l'écriture comme un engagement. Avec tout ce que ce surmoi historique (particulièrement pesant en France) peut induire. Pour le meilleur ou le pire. Rêver d'inscrire son nom (ou son pseudonyme, autre question abyssale) dans ce continuum relève d'un imaginaire mythiquement, anthropologiquement, très chargé. « Être Chateaubriand ou rien », le mot du jeune Hugo demeure peut-être l'alpha invisible ou l'oméga inavouable (et nécessaire ?) de nombre d'écrivains. Plus l'écriture est sacralisée, plus la relation à l'autre métier, à une fonction sociale autre, devient conflictuelle.

Depuis le Romantisme, la figure de l'artiste a pris en relais les valeurs et les mythes de l'aristocratie déchue. Un imaginaire de l'élection, d'appartenance à une élite ou à une caste hante même les écrivains les plus évidemment « démocratiques » (on pourrait le démontrer à propos de Perec). Qu'est devenue la contradiction par laquelle Flaubert définissait sa vie d'écrivain : « vivre en bourgeois et penser en demi-dieu » ? Le statut de ce bourgeois s'est amenuisé à rythme accéléré au long du XX<sup>e</sup> siècle. Le voici fort souvent devenu modeste fonctionnaire ou quasi prolétaire. De cet aplatissement de la condition sociale de l'écrivain, l'enquête témoigne éloquemment. S'affirmer porteur des valeurs de transcendance de l'art ou de l'esprit, se voir chaussé de semelles de vent, paraît, avec des vies sociales terriblement limitées, de plus en plus illusoire. Mais ce fantôme ou cet appel demeurent. Avec les risques de porte-à-faux de l'écriture comme du propos sur la condition d'écrivain qu'impliquent de telles disjonctions.

Le siècle passé aura pour mille raisons fait vaciller la légitimité même de la littérature, condamnant la dérision du jeu de ses formes face au chaos de la planète, se moquant de l'arrogance ou de l'aveuglement des fidèles de l'écriture devant un monde qui s'écarte inexorablement de l'écrit. Difficile pour beaucoup d'écrire en esquivant la gêne, la



© Arald / L.B.

mauvaise conscience, le sentiment de l'à quoi bon. Ou sa contrepartie : la vanité mondaine. Tout cela ne peut pas ne pas marquer au plus intime le vécu social des écrivains et leurs représentations.

Bien des auteurs évoqués par l'enquête sont sans cesse à sortir de leur poche un carnet où noter un mot, une silhouette, une phrase ou une idée qui papillonne. La scène invisible de l'écriture, ils ne la lâchent vraiment jamais. Ils sont, alors même qu'ils sont là, un peu ou beaucoup ailleurs, dans leurs marges ou leurs combinaisons de phrases qui se font et se défont. La présence à la table de travail se nourrit de ces temps d'absence et de désocialisation. L'existence des écrivains est toujours multiple. Même celui qui vit de sa plume a une double vie. Et cette aptitude à on ne sait quelle fuite, au retrait de la scène sociale, a presque toujours un coût. « Nul ne peut servir deux maîtres. » C'est dans l'Évangile.

Barthes naguère avait opposé écrivains et écrivants (enseignants, journalistes, etc.). Aujourd'hui, où la diffusion de l'écrit se rétracte, faut-il maintenir cette opposition ou bien tenter de la questionner ou de la dissoudre ? Le monde de ceux qui recourent à l'écrit est condamné non à l'unification, mais à la confédération. Le destin de l'essayiste ou du journaliste va ressembler à celui de l'écrivain tel que Lahire le dessine. Les chercheurs en sciences humaines, à la condition sociale aujourd'hui souvent liée à l'Université, vont être demain soumis à la même précarité harcelante que tant et tant d'écrivains – et à des affres comparables. Ce ne sont plus seulement les écrivains qui seront voués à la double vie, mais sans doute la plupart des intellectuels et des scribes. Un dernier mot. Le livre de Bernard Lahire a créé une situation de rupture. Un avant et un après. Plus aucun discours sur la fonction et le rôle des écrivains ne pourra esquiver ce qu'il met en lumière. Notamment leur exploitation. Et la relation souvent si singulière, si troublante dans laquelle ils sont obligés de vivre par rapport au paiement et à l'argent. Voilà un sujet sur lequel il faudra revenir • **Claude Burgelin**

## À pleine page grandit

Un mois et demi de travaux, une extension sur l'arrière-cour, un nouvel espace pour les 0-3 ans, des vitrines et une signalétique renouvelées, un nouveau dispositif informatique, voilà ce que Françoise Vincent-Guillabert a concocté cet été 2006 dans sa librairie jeunesse lyonnaise, À pleine page. Résultat, une quinzaine de mètres carrés de gagnés (75m<sup>2</sup> au total désormais), un local rajeuni et égayé qui permettra à la librairie de mieux mettre en valeur ses quelque 9 000 titres et ses nombreuses animations. Un coup de pinceau spectaculaire après plusieurs années d'hésitation quant à un éventuel déménagement. Oui mais comment s'offrir aujourd'hui un bel espace de vente en centre ville ?, c'est une question à laquelle la plupart des libraires indépendants n'ont pas de réponse. Françoise Vincent-Guillabert est donc restée dans ses murs pour fêter dans un seul et même élan ses 10<sup>e</sup> et 11<sup>e</sup> anniversaires • L. B.

**À pleine page**  
3, rue Palais Grillet, 69002 Lyon  
Tél. et fax 04 72 77 99 30  
Mél : [apleinepage@citrouille.net](mailto:apleinepage@citrouille.net)

## Une librairie tout confort

Des présentoirs muraux qui ont gagné en hauteur et en couleurs, une présentation qui permet de mettre en avant plus de livres, un éclairage performant, la caisse au centre du magasin, quelques bacs sur roulettes... Pour mieux servir sa clientèle, Daniel Lemuhot, responsable de Préface – librairie implantée au cœur de Firminy (42) – a réussi à accroître du même coup l'espace de circulation et le nombre de titres disponibles en magasin. Les principaux rayons bénéficiaires sont le secteur jeunesse/adolescent (un espace de jeux éducatifs pour les 0-8 ans est en cours de création), le rayon policier/science-fiction et surtout le rayon livres pratiques qui a presque doublé. Enfin, pour avoir des outils informatiques en adéquation avec ce renouveau, la librairie s'est dotée du logiciel Médialog 2 • Fa. H.



**Librairie Préface**  
8, avenue de la Gare  
42700 Firminy  
Tél. 04 77 89 06 99  
Fax 04 77 89 11 47  
[librairie.preface@wanadoo.fr](mailto:librairie.preface@wanadoo.fr)



## Lucioles, 30 ans et 200 m<sup>2</sup> plus tard

En 1976 une équipe de bénévoles militants s'organisait pour diffuser, dans un local de 30 m<sup>2</sup>, les livres de l'École des Loisirs, des Éditions des femmes, les bandes dessinées de Reiser... alors introuvables à Vienne (38). Trente ans plus tard, ils sont onze salariés – soit neuf temps plein – à travailler dans une librairie de 200 m<sup>2</sup> en plein cœur de la ville. Fraîchement rénovée et réorganisée grâce à une extension de 30 m<sup>2</sup> et de 10 mètres de vitrines supplémentaires, la librairie Lucioles a pu mettre l'accent sur la mise en scène. « On gagne peu en linéaires donc en nombre de titres car on a simplement repoussé une cloison de quelques mètres, commente Michel Bazin. En revanche, en augmentant le nombre de tables, on a pu soigner la présentation des ouvrages. » Le responsable de Lucioles note d'ailleurs déjà une augmentation des ventes de beaux-livres, mieux disposés et désormais implantés à l'entrée du magasin. Les récents aménagements profitent aussi aux rayons littérature, policier, science-fiction, bande dessinée et jeunesse, ce dernier étant tout aussi cher à l'équipe aujourd'hui qu'il y a trente ans. Et pour fêter cet anniversaire, la librairie prépare une journée de festivités littéraires pour le samedi 28 octobre • Fa. H.



**Librairie Lucioles**  
13, place du Palais, 38100 Vienne  
Tél. 04 74 85 53 08 - Fax 04 74 85 27 52  
Mél : [lucioles@free.fr](mailto:lucioles@free.fr)

© Atelier d'architecture Bernard Paris & Associés

### → Colloque

#### La condition des écrivains vendredi 20 octobre 2006 à Lyon

À l'occasion de la parution du livre de Bernard Lahire, *La Condition littéraire – la double vie des écrivains* (La Découverte), faisant suite à l'enquête commandée en 2003 par la Direction régionale des Affaires culturelles de Rhône-Alpes et la Région Rhône-Alpes.

9h00 → accueil.

9h30 → **ouverture** par Jean-Jack Queyranne, Président du Conseil régional Rhône-Alpes, Bernadette Laclais, Vice-présidente du Conseil régional Rhône-Alpes déléguée à la culture et Jérôme Bouët, Directeur régional des Affaires culturelles de Rhône-Alpes.

10h00 → **Le jeu littéraire : un univers pas comme les autres** – entretien de Bernard Lahire avec Delphine Peras, journaliste à *Lire*.

11h30 → pause.

11h45 → **Être écrivain malgré tout : entre petits arrangements et vrais compromis** – portraits d'écrivains par Brigitte Giraud.

12h30 → échanges avec la salle.

14h30 → **Qu'est-ce qu'un auteur ?** – débat présidé par François Taillandier, Président de la SGDL – avec Bénédicte Malaurent, assistante sociale à la SGDL ; Florence-Marie Piriou, directrice-adjointe de la Sofia ; Sabine Wespieser, éditrice ; Géraldine Bois, doctorante en sociologie ; Philippe Camand, chargé de mission vie littéraire à l'Arald.

15h45 → **Quelles formes d'aides et de médiation pour les écrivains ?** – débat présidé par Fabrice Piault, rédacteur en chef-adjoint de *Livres Hebdo* – avec Sylvie Gouttebaron, directrice de La Maison des écrivains ; Florabelle Ro u yer, chef du Bureau des auteurs au CNL ; Philippe Camand, chargé de mission vie littéraire à l'Arald.

16h45 → échanges et réactions.

17h15 → **synthèse et clôture** de la journée par Claude Burgelin, président de l'Agence Rhône-Alpes pour le livre et la documentation.

Le colloque se déroulera à l'École nationale du Trésor public, 21, montée de la Butte, 69001 Lyon.

Inscription obligatoire  
[www.arald.org](http://www.arald.org)  
tél. 04 50 51 64 63  
fax 04 50 51 82 05

## Les migrations de la langue française

Dernier salut d'une année placée sous le signe de la francophonie, un flamboyant automne déploie ses derniers feux d'actualité à Lyon. C'est l'occasion de rencontrer trois auteurs ayant « la langue française en partage » et entretenant des liens particuliers avec la région Rhône-Alpes. L'occasion aussi d'entrer dans cette francophonie comme dans une maison aux fenêtres ouvertes sur le monde, à travers un entretien où chacun évoque ses liens avec la langue et la culture françaises, son rapport au territoire, sa vision de la francophonie.

### → Automne francophone en Rhône-Alpes

On pourra croiser Nimrod, Khal Torabully et Mohammed El Amraoui dans la région lyonnaise en octobre, lors du festival Parole ambulante, où poésie et francophonie se conjuguent cette année pour une 11<sup>e</sup> édition – parrainée par Nimrod – en hommage à Senghor, dont on fête cette année le centenaire de la naissance. Début octobre, on fera escale avec les Caravanes francophones venues de toutes les latitudes pour leur 1<sup>er</sup> Forum international et au Caravansérail des conteurs qui plante ses pénates pour une dernière étape à Décines. Avant de faire halte en décembre pour réfléchir sur la question de la langue et de l'action culturelle lors d'un colloque international dans le cadre des Entretiens Jacques Cartier • C. R.

## Nimrod : une nouvelle révolution copernicienne

Né en 1959 au Tchad, Nimrod est poète, romancier et essayiste. Il vit à Amiens et enseigne à l'université du Michigan (États-Unis). Il anime la revue *Agotem* et tient une chronique dans *Africultures*. Nimrod sera en résidence à Grigny (69) de janvier à mars 2007, à l'invitation de Pandora et de la Ville de Grigny.

Dès l'école primaire au Tchad, Nimrod a fréquenté Lamartine, Victor Hugo, Tintin et Bécassine... « *L'adoption d'une langue littéraire est provoquée par l'amour qu'on lui porte. Même si je parle six langues, le français est la seule langue dans laquelle j'écris, la seule dans laquelle je puis m'inventer* ». De la langue livresque apprise sur les bancs du lycée, où il aspire à devenir professeur de français, à celle qu'il va rencontrer en France où il vit depuis une quinzaine d'années, il y a celle qu'il va « *enfanter* ». « *Pendant longtemps, la France s'est considérée comme la patrie naturelle de la langue française. L'un des enrichissements majeurs du français a été provoqué par l'entrée des ex-colonisés dans le concert des nations. Ils se sont chargés de faire entrer dans la langue des imaginaires, des sensibilités et des colorations culturelles inédites. J'en conclus qu'il est temps de considérer le français comme langue africaine. C'est d'ailleurs le titre de mon prochain essai !* » Dans *Le Départ*, Nimrod raconte le malentendu qui s'est glissé avec les « pères », à l'origine de rudes paysans. Ainsi, de jeunes étudiants en théologie, venant admirer le crépuscule en récitant vers et proses, se font apostropher par un paysan : « *Vous venez pour contempler le crépuscule, vous vous prenez pour des Blancs ou quoi ? [...] À l'en croire, le colon seul avait le droit d'admirer la nature. Il s'excluait du privilège, et aussi nous, ses frères* ». Quand le paysan reproche à ces jeunes d'avoir abandonné l'ancien système de valeurs en fréquentant la nouvelle école, le colonisateur, lui, leur reproche de ne pas être assez français. « *Nous sommes devenus des "métis culturels" (Senghor), des bâtards* ».

Dans un pays où parler au moins trois langues est courant et où lui-même peut reconnaître à l'oreille une vingtaine de langues, Nimrod se revendique du modèle de Babel dans lequel il est né : « *Le fait qu'une nation – la France, en l'occurrence – parle exclusivement le français constitue un raccourci assez confondant, chez nous, où il existe plus de mille langues ! Au Tchad, on passe son temps à apprendre la langue des autres. La diversité c'est l'air qu'on respire ! Le drame de l'Afrique, c'est*

*qu'on a utilisé la diversité pour diviser et pour régner despotiquement. En Europe, la diversité culturelle est une diversité de fait : une nation, un peuple, une langue. La France a défendu la diversité culturelle face aux Américains : les suffrages des Africains ne peuvent que défendre cette même cause !* »

Pour Nimrod, la francophonie est un champ d'expérience exaltant. « *Senghor a adopté le terme, même s'il fait remarquer que celui-ci ne respecte pas le génie du français. Il lui préférerait 'francité', qui est porteuse de valeurs à ses yeux. Quand deux francophones se rencontrent, très vite la conversation en vient à la littérature. Quand les anglophones débattent du commerce, les francophones s'entretiennent de Madame Bovary. Écrire en français sous-entend des valeurs et une vision du monde* ». D'où le trouble du paysan qui ne retrouve plus ses enfants... « *L'usage d'une nouvelle langue fait naître de nouvelles galaxies. Dans mon essai, je parle d'une 'nouvelle révolution copernicienne'. Ce que la langue a créé pour nous autres, c'est un nouveau continent. On ne s'en rend pas encore compte, mais quelque chose de nouveau a eu lieu. L'aventure inaugurée par les auteurs africains d'expression française est de celle qui remodèle de fond en comble la littérature française.* » • Christine Ramel



Nimrod.

À paraître :  
Il est temps de considérer  
le français comme langue africaine  
essai (Farrago, 2007).

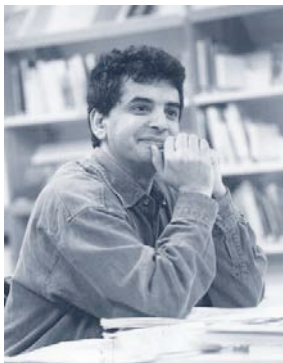
## Khal Torabully : le français est une conversation avec mes langues

Né en 1956 à l'île Maurice, il vit à Lyon depuis 1976 et reste l'inventeur du concept de « coolitude », poétique issue des rencontres des imaginaires du monde et des Indes.

Venant d'une petite île perdue au cœur de l'Océan indien résonnant d'au moins une douzaine de langues, Khal Torabully se dit habitué par une identité au pluriel. Des bruissements de l'anglais (parlé par son père d'origine indienne) aux premiers émois en langue française : « Au collège culturel islamique, j'avais comme professeurs des fous de français qui m'ont appris Camus et Sartre et 'nos ancêtres les Gaulois'. On avait une vénération pour le français, c'était une langue qui nous faisait rêver, porteuse de valeurs politiques, de contestation : les droits de l'homme, Camus... À la maison plusieurs langues se rencontraient, et nous étions plurilingues. Je ne peux pas être monoculturel, c'est impossible. J'ai toujours cohabité avec des ailleurs. À l'île Maurice, la mixité linguistique quotidienne donnait un aspect tangible à cette diversité. Mes langues conversent entre elles ! Mes diverses cultures se frottent ! »

Mais sa langue maternelle demeure la poésie. Si sa première publication se fait en français, en 1975, dans le journal de la Maison des jeunes à Port-Louis, ses premiers poèmes voient le jour en anglais... en France, à l'université Lyon Lumière ! « La langue, c'est l'identité la plus probante, et j'ai toujours fonctionné selon la mise en relation. Quand j'ai commencé à écrire en français, je ne voulais pas me plier à la langue normative, mais plutôt l'enrichir d'autres mots. Vue de ma trentaine d'années de pratique, c'est une langue assez flexible, un formidable outil de création littéraire, qui peut épouser parfaitement les imaginaires, que je sois au Portugal, en Chine, à Cuba ou en Algérie. »

Le rapport d'une langue à un territoire ? « Pour un exilé volontaire ou involontaire – mon père était marin et j'ai toujours eu cette culture du déplacement –, qu'est-ce qu'on apporte avec soi, comment s'ancre-t-on quelque part ? Je venais en France d'abord pour faire mes études,



Mohammed El Amraoui.

puis rencontrer un imaginaire, une littérature. Je pensais que les chauffeurs de taxi me réciteraient Baudelaire, Apollinaire ou Rimbaud ! J'avais la certitude que la France était le pays où le fait littéraire était un patrimoine vivant. Habiter à Lyon m'a forcé à une intériorité, entre deux collines et deux rivières... Le rapport au territoire est significatif car j'ai du coup imaginé à Lyon un territoire de la diversité culturelle, absent de ma réalité. Peut-être toujours ce désir fondamental "d'exquise variété" (selon Rabelais) et de l'ailleurs. » Khal Torabully va explorer les terres de Louise Labbé et les traboules. « J'ai créé mon territoire par l'imaginaire en quelque sorte, je l'ai traduit par une poétique de l'espace. Ainsi les traboules représentent un espace baroque, une ligne où on peut s'égarer. Elles me permettent d'habiter l'interstice des histoires, d'esquiver l'orgueil du lieu ». Il s'intéresse aussi à l'oriental Saint-

Irénée ou encore à Pierre Poivre, ce naturaliste lyonnais qui a vécu à Maurice, tissant des liens de territorialité en convivialité, par l'imaginaire : « On réécrit toujours nos pages manquantes... Pour respecter les territoires où l'on vit, les histoires ont besoin d'être partagées, il faut qu'il y ait un échange de mémoires des lieux » • C. R.



Il prépare, pour les éditions La Passe du vent, un petit dictionnaire francophone intitulé *Le Pouvoir des mots sur le mouvoir des peaux*.

Khal Torabully.

## Mohammed El Amraoui : partition périphérique

Né en 1964 au Maroc, il vit à Lyon. Mohammed El Amraoui écrit en français et en arabe. Il participe à des livres collectifs, des livres d'artistes ainsi qu'à des lectures publiques.

Mohammed El Amraoui entretient un rapport à la fois amoureux et tumultueux avec la langue. De père lettré arabe, de mère analphabète, le français lui est imposé à l'école, à Fès, et c'est aussi sa matière la plus faible : « Il a fallu que je la courtise, que je m'en empare pour la posséder ». Mais c'est la mise en voix et l'aspect sonore et musical du français qui le fascinent d'abord : « J'avais un rapport physique avec la langue, j'aimais les voix off qui doublaient les films, péplums et westerns, avant de découvrir au ciné-club à l'adolescence Godard et Renoir... ». Puis vient la culture et toute la mythologie qui accompagne la langue, la rencontre de la poésie et de la littérature au centre culturel français de Fès, Rimbaud, Victor Hugo, avant la découverte de Camus et de Sartre. Hasard et nécessité lui feront suivre des études de français : « Je voulais m'inscrire en anglais, mais il n'y avait plus de place ! » Ce sera ensuite sa venue en France pour suivre ses études et « rencontrer le lieu de la langue ».

Pour ce poète qui se dit « polyphone » et expérimente la « doublure », parlant et écrivant dans les deux langues, la rencontre avec le français s'accompagne d'une ouverture sur une culture proche. C'est ce mélange avec sa propre culture arabe et berbère qui permet à l'une de remettre l'autre en question, de l'interroger : « J'écris dans la langue française pour ajouter peut-être quelque chose, pour me retrouver autrement, cet aller-retour permanent m'amène à être divers ». Même si l'adoption de sa langue d'écriture, au plus proche de l'intime, s'accompagne une fois en France d'un double exil de lieu et d'elle-même, il y a cette nécessité affirmée « de partir de chez soi pour mieux se découvrir et interroger sa propre culture ».

Si les techniques d'apprentissage et de mémorisation, qu'il a lui-même pratiquées pour intérioriser les schémas de la langue et se réconcilier avec elle, lui sont utiles lorsqu'il anime des ateliers d'écriture, la question aujourd'hui pour cet habitant de la banlieue lyonnaise est de créer le désir de rencontrer aussi une culture : « C'est le pouvoir de l'image, le mythe de la célébrité facile à la télé, le règne de l'ignorance ! Les périphéries me paraissent comme de grands hôpitaux avec de grands malades souffrant de dépression économique et sociale où il n'y a ni médecins, ni moyens. Les jeunes fuient dans le divertissement. Comment créer le désir de s'en sortir par la culture ? La langue est une arme, elle peut permettre de sortir de l'expression physique et violente, mais confrontée à une vie quotidienne de déculturation, elle suit cette partition périphérique. » • C. R.

En 2007, paraîtront *Accouchement de choses* (Dumerchez), *Ce côté-ci et autour* (L'Idée bleue) et *Récits, partitions et photographies* (La Passe du Vent).

## Désécrire, dit-elle...

Une très vieille petite fille de Michel Arrivé

Professeur de linguistique, auteur d'ouvrages savants qui questionnent la psychanalyse à travers le langage, Michel Arrivé n'est pourtant aucunement adepte d'un quelconque jargon scientifique. Son écriture est d'une limpidité et d'une précision remarquables. C'est en tout cas ce qui apparaît dans son dernier roman *Une très vieille petite fille*. Ces qualités d'expression sont d'autant plus appréciables qu'elles sont mises, en l'occurrence, au service d'une intrigue habilement tricotée, d'un récit qui commence par surprendre le lecteur avant de le happer sans rémission possible.

L'écrivain nous met en présence d'une très vieille dame, Geneviève Briand-Lemercier, dont le grand âge, quatre-vingt-onze printemps, n'a altéré ni l'intelligence acérée ni la mémoire implacable. Et si, comme beaucoup de personnes âgées, elle est la cible de charlatans en tout genre qui en veulent à sa maigre retraite, elle n'est pas du style à se laisser abattre. Même si son professeur de graphologie et d'astrologie transcendante, une espèce de gourou, a sur elle une puissante emprise. Du moins au début de l'histoire lorsque la fausse sommité lui somme de freiner sa principale activité : écrire. Problème : Geneviève est une véritable graphomane. Elle tient divers registres sur lesquels elle retranscrit les noms et états des vieillards de sa connaissance qui disparaissent. Et note scrupuleusement, depuis sa petite enfance, dans des cahiers soigneusement entreposés, les moindres épisodes de sa vie en apparence ordinaire. Las, selon l'autoritaire astrologue, elle doit, si elle veut continuer d'écrire, détruire une bonne partie de ses anciens carnets. Désécrire en somme. Un âge canonique, et même l'immortalité, qui constitue l'obsession la vieille Geneviève sont so-disant à ce prix... Du coup, elle se lance dans la relecture de ses écrits intimes. On la suit avec plaisir dans cette entreprise : on découvre une enfance étriquée d'avant-guerre, une jeunesse brimée par des conventions bourgeoises et une maturité contrainte par les exigences d'une profession sans grand relief et la gêne matérielle. Par ce travail de désécriture, on remonte le fil d'une existence faussement banale puisque elle est vécue par une femme dont la fascinante singularité ne cesse de s'affirmer au cours du roman. Une incontestable réussite

• Nicolas Blondeau



Une très vieille petite fille  
de Michel Arrivé  
Champ Vallon  
256 p., 18 €  
ISBN 2-87673-447-8

## → André Rochedy

« Garde fidèlement le visage de l'aube pour la traversée des ténèbres, Le passeur cherche radans tes yeux l'obole de la lumière. » Oui, « pour atteindre l'autre rive du temps », le « passeur » trouvera la vie et l'œuvre poétique d'André Rochedy, disparu le 9 août, « l'obole de la lumière ». Né en 1942 à Saint-Agrève, professeur de lettres à Lyon, cet Ardéchois fut un poète de la célébration intense et discret, sachant avec une délicatesse vraie s'« armer des feuilles du rêve » et s'avancer « sur un fil de silence », puisant dans les grands rythmes de la nature une part de son inspiration. Il laisse des recueils publiés par Chambelland, L'Arbre à paroles (*Dans la mémoire du jour*, 1996, *Chants de la traversée*, 1999) ou Cheyne (*Par le violet des roses*, 1992). Il collabora plusieurs fois à la collection Poèmes pour grandir de Martine Mélinette (Cheyne) et fut lauréat du prix Poésie jeunesse. Il faisait confiance aux pouvoirs de la poésie (« la comète allait au rendez-vous des fables ») et demeurait habité par le sens de la réconciliation et de la louange. Et il laissera le souvenir d'un homme singulièrement affable et bienveillant • C. B.

## → Sidya Cissé

Écrivain sénégalais installé à Lyon depuis le milieu des années 70, Sidya Cissé nous a quittés le 10 août dernier. Boursier de l'Office Rhône-Alpes pour le livre en 1992, auteur du *Griot* ainsi que des *Oreilles rouges* (Prix Jean Reverzy 1990), il était un conteur, grand amoureux de la langue française.



Michel Arrivé.

## Une histoire simple

Trente ans après de Geneviève Metge

Des amies se retrouvent, trente ans après leur première rencontre en classe de 6<sup>e</sup>. On pourrait craindre le sujet « pleurons sur le temps qui passe », mais nos peurs se dissipent à la toute première page. C'est beau et bon et simple et doux et tendre et bouleversant... Un livre où l'on s'enfoncé délicieusement dans les plaies comme dans les joies de ces personnages burinés par la vie.

Un festin de Babeth contemporain, le partage d'un repas qui livre les vies comme elles ont passé. En six étapes – l'arrivée, l'apéritif, le déjeuner, l'entre-deux, le gâteau au chocolat, le café –, ces femmes se souviennent, se racontent, dévoilent avec pudeur leurs vies cabossées. L'une boit, l'autre a un fils homosexuel, une autre a perdu un enfant... et puis cette histoire douce où Françoise rencontre enfin l'homme de sa vie.

« Il s'était penché sur elle, sans lunettes, elle avait été bouleversée par son regard gris, embué. Comment pouvait-il désirer son corps de femme mûre ? Comment pouvait-il s'intéresser à elle ? elle se posait encore la question, attendait encore la réponse. »

Voilà la force du livre, un style remarquablement travaillé jusqu'à l'épure. Une histoire simple qui met le lecteur en lien avec chacun de ces personnages aux fêlures douces et violentes. On s'y trouve, on s'y perd. Le va-et-vient constant entre passé et présent creuse en nous une lancinante mélancolie • Pascale Clavel

Trente ans après  
de Geneviève Metge  
La Passe du vent  
125 p., 10 €  
ISBN 2-84562-090-X



Geneviève Metge.



## Calaferte au pays du polar

Menga et Rue Marangon  
de Christophe Mileschi

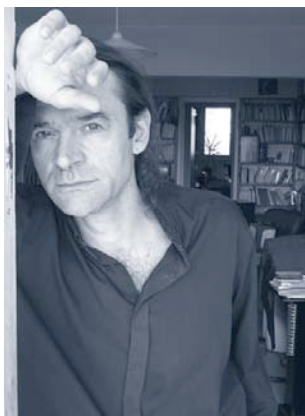
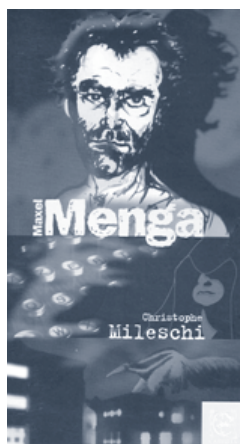
Christophe Mileschi n'a pas les manières. Il n'a pas les manières pour écrire un bon petit polar, bien divertissant, bien pépère. Il n'a pas les manières, mais il a une écriture, un style qui fait de *Menga* un roman aussi noir que décapant. L'auteur ne craint ni la phrase courte, ni la longue. Rares sont ceux de sa génération à avoir aussi peu froid aux mots (on citera Renaud Marhic et son usage de la parenthèse, Pascal Françaix, tous deux ayant débordé de la case « roman noir » ; on songe également à Serge Rivron, à Costes...).

Mileschi et sa façon bien à lui de planter décors et personnages (« *Mme Rigaut était une conne. Un art plus consommé du suspens conseillerait que cette information n'apparût que par degrés et périphériques indications. Mais il y aurait contradiction : car Mme Rigaut était une conne d'emblée, et sans degrés ni détours* »). Mileschi et ses audaces (tout un chapitre consacrée à une digression autour du tamar noir). Mileschi et son personnage principal de flic. Drôle de flic que ce Menga. Il déteste que ses subalternes lui donnent du « chef », « surtout l'été ». Il n'a pas la conscience tranquille, est « *intimement convaincu que personne, strictement, tristement personne* » ne l'a, « *l'enquêteur pas davantage que l'enquêté, l'arrêteur pas plus que l'arrêté* ». Un flic, des meurtres... la routine. Quoique. L'enquête de Menga se fraie son bonhomme de chemin au milieu des larsens médiatico-publicitaires. Tout cela se passe sous le règne de la pensée unique. Et Mileschi veut nous faire croire qu'il s'agit là d'une œuvre de fiction !

À signaler, un second roman du même auteur chez le même éditeur : *Rue Marangon*. « *La rue où viennent les hommes. La rue où viennent les hommes chercher la femme. La rue où viennent les hommes payer la femme pour être des hommes* ». Où Mileschi prouve une nouvelle fois qu'il est une sorte de petit-fils de Calaferte • **Frédéric Houdaer**

**Menga**  
de Christophe Mileschi  
Éditions Castells  
192 p., 20 €  
ISBN 2-35318-003-5

**Rue Marangon**  
de Christophe Mileschi  
Éditions Castells  
106 p., 18 €  
ISBN 2-35318-002-7



Christophe Mileschi.

## (En)quête de personnalités

La course du cheval-léger de Jacques A. Bertrand

S'il est entendu que « *l'humanité marche au bord du gouffre* » Jacques A. Bertrand est également persuadé que les gens intéressants sont ceux qui « *marchent un pied dans le vide* ». Ses romans ne se soucient guère de ceux qui ont « *les deux pieds sur terre* ». Ils mettent en scène des hommes fêlés, inaptes à la vie, en constant questionnement sur leur sort. Jérémie est de ceux-là. C'est un éclopé, un homme seul et condamné qui cherche à revoir sa fille une dernière fois avant de mourir. Il se lance dans un périple autour du monde, à la recherche d'un indice, d'une trace laissée par la jeune femme. Son enquête (le manteau et le chapeau ne lui donnent-ils pas un air de détective ?) le mènera d'abord à Genève, puis à Paris (le lieu de leur dernière rencontre) avant Lisbonne et la Thaïlande. Au fil des escales et par petites touches, Jacques A. Bertrand dresse le portrait de cet homme entre deux mondes, dont on ne sait pas bien s'il a « *atteint la sagesse* » ou s'il est parvenu « *à s'en débarrasser* ». Un personnage énigmatique dont le narrateur se plaît à entretenir le mystère grâce à une prose poétique et sensible : « *Ces opinions n'engagent évidemment que notre quêteur à pèlerine et à chapeau [...]. Encore que nous ne puissions certifier qu'elles aient été exactement les siennes. Sait-on bien ce que les autres pensent, ou pensent penser ?* ». Rien n'est moins sûr... • **Yann Nicol**



**La Course du cheval-léger**  
de Jacques A. Bertrand  
Éditions Julliard  
114 p., 14 €  
ISBN 2-260-01623-5

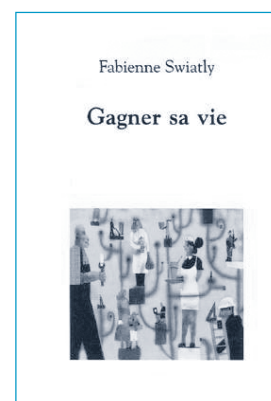
## Travailler avec les mots

Gagner sa vie de Fabienne Swiatly

Il y a l'usine, gigantesque dans le paysage de Lorraine, où disparaît le père tout au long du jour. Il y a l'école, où l'on tente désespérément d'écouter alors que personne ne vous écoute. Et puis il y a encore l'usine, où l'on s'essaye aux premiers jobs, « *pour dépanner. Juste dépanner* ». Dans *Gagner sa vie*, premier roman de Fabienne Swiatly, cette silhouette de l'usine rôde comme un navire fantôme, menace la narratrice d'un retour perdant à la case départ. Fille d'ouvrier tu es, fille d'ouvrier tu resteras... Avec tes peurs et les rêves que tu ne peux pas te permettre. En attendant, il faut *Gagner sa vie*. « *Du trop du travail et du pas assez de l'argent. L'argent. Faites rentrer de l'argent. Réclamer de l'argent. Besoin d'argent.* » Autrement qu'un roman, le livre de Fabienne Swiatly est un enchâssement de récits captivants et justes ayant pour thème le travail. Ou la vie. C'est-à-dire les deux. Le travail, pour *Gagner sa vie* : « *... réfléchir à ce qu'il en coûte exactement de gagner sa vie.* » Dernière phrase du livre. Dernière séquence du parcours. De l'usine du père – Amnéville, Lorraine – à l'atelier de la fille – à Lyon, trente ans plus tard. De l'aciérie à l'écriture, des années 70 aux années 2000, un trajet dessiné par la nécessité d'avoir de quoi vivre. *Gagner sa vie* pour ne pas la perdre. Mieux que s'imposer, trouver sa place. L'auteur le fait ici tout en finesse et en subtilité • **L. B.**

**Gagner sa vie**  
de Fabienne Swiatly  
La Fosse aux ours  
96 p., 13 €  
ISBN 2-912042-82-8

Fabienne Swiatly est par ailleurs l'auteur d'un recueil de poésie autour de la langue maternelle, des origines, intitulé *Sans voix / Stimmlos*, paru en 2006 chez un éditeur allemand, les Éditions En Forêtg / Im Wald. [www.verlagimwald.de](http://www.verlagimwald.de)



## Balivernes éditions

### **Le Dernier voyage de Félicien**

de Pierre Tournon  
Sylvestre rencontre son grand-père Félicien, capitaine au long cours perdu dans la forêt à la suite d'une tempête. Le jeune garçon l'aidera à retrouver le chemin de la mer, pour un dernier voyage... Le thème de la mort abordé tout en douceur.

44 pages, 13 €, ISBN 2-35067-006-6

## Chronique sociale

### **Penser l'éducation populaire : humanisme et démocratie**

de Gérard Bonnefon  
Qu'est-ce que l'éducation populaire ? Quelle est son actualité ? Comment peut-elle renforcer la démocratie et l'humanisme ?

Collection Comprendre la société  
112 pages, 10,50 €, ISBN 2-85008-631-2

## Créaphis (Éditions)

**Comment sont reçues les œuvres** sous la direction d'Isabelle Charpentier  
Cet ouvrage tente une analyse des logiques d'appropriation différenciées des biens culturels ou artistiques.

284 pages, 30 €, ISBN 2-913610-73-0



## Croquant (Le)

### **Mémoires d'empire : la controverse autour du « fait colonial »**

de Romain Bertrand  
Cet essai retrace l'histoire des débats et des mobilisations autour de la loi du 23 février 2005 sur le « le positif » de la colonisation française, qui a pavé la voie à la montée en puissance du thème des « guerres de mémoire ».

Collection Savoir/agir  
219 pages, 18,50 €, ISBN 2-914968-20-5

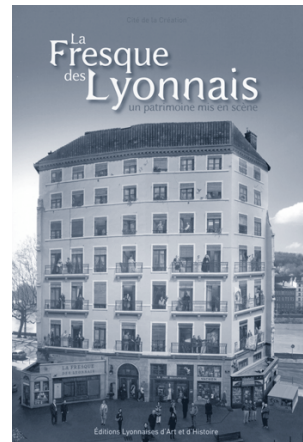
## ELAH

### **La Fresque des Lyonnais : un patrimoine mis en scène**

collectif, membres de l'association « Cité de la création »  
Depuis 10 ans, cette fresque honore Lyon, son passé, ses grands hommes...

la restauration de ce mur peint est l'occasion d'explorer une histoire haute en couleurs.

127 pages, 29 €, ISBN 2-84147-176-4



## Ellug

### **Kenneth White : nomade intellectuel, poète du monde**

de Michèle Duclos  
Ce livre se donne pour tâche de saisir la vivacité de l'œuvre de Kenneth White, d'en sonder la densité, d'en cartographier la cohérence et d'en dessiner les perspectives.

302 pages, 26 €, ISBN 2-84310-071-2



## ENS Éditions

### **La Lumière noire d'Elsa Triolet**

d'Alain Trouvé  
Une incitation à regarder d'un peu plus près une œuvre peut-être trop vite cataloguée par l'histoire littéraire.

Collection Signes  
230 pages, 29 €, ISBN 2-84788-094-1

## Fage éditions

### **Ahmedabad**

photographies de Frédéric Delangle, textes de Pierre Cadot, préface de Christian Dupavillon  
Frédéric Delangle a choisi les quelques heures de la nuit où la ville ne semble pas au bord de la rupture pour la photographier.

88 pages, 35 €, ISBN 2-84975-086-7

## Maison de l'Orient et de la Méditerranée (Publications de la)

### **Les Marges arides du Croissant Fertile**

sous la direction de Ronald Jaubert et Bernard Geyer  
Différentes analyses des relations hommes-milieux, des dynamiques de transformation des milieux humains et physiques et de leurs interactions dans une région à fortes contraintes.

206 pages, 29 €, ISBN 2-903264-29-5

## Mosquito

### **Baudelaire ou**

### **le roman rêvé d'Edgar Allan Poe**

d'Aurélien Morinière et Tarek Baudelaire se retrouve malgré lui embarqué dans une aventure où le fantastique est partout présent.

46 pages, 13 €, ISBN 2-908551-94-2



## Moutons électriques (Les)

### **L'invité malvenu**

de Barbara Hambly, traduit de l'anglais par Michèle Charrier  
Kyra se préparait pour son examen final de sorcellerie devant le Conseil lorsque, soudain, quelque chose s'est mis à troubler sa magie...

350 pages, 20 €, ISBN 2-915793-20-4



## Pré # carré

### **Feu d'herbe**

de Jean-François Perrin  
« Le vent a ses saisons la lumière a ses intermittences parlons de ce qui nous emporte »  
20 pages, 5 €, ISBN 2-915773-09-02

## Publications de l'université de Saint-Étienne

### **Saxifragacées :**

### **flore pratique adaptée à la France**

d'André Gonard  
Ce livre permet au botaniste amateur ou professionnel d'identifier les nombreuses espèces de cette plante qui se blottit au creux des rochers, au milieu des éboulis, des pentes caillouteuses ou le long des moraines.

310 pages, 40 €, ISBN 2-86272-415-7

## PUL (Presses universitaires de Lyon)

### **La Misère**

de Louise Michel et Marguerite Tinayre, présentation de Xavière Gauthier et Daniel Armogathe  
La Commune et le bain ont, dans ce roman, détourné le sentimentalisme mystique de la première Louise Michel, au profit d'une parole qui fouille une société moribonde.

Collection Louise Michel - Œuvres  
1203 pages, 32 €, ISBN 2-72970777-8

## Terre vivante

### **L'Agenda du jardinier bio 2007 : murets, bassins, et autres aménagements écologiques**

de Brigitte Lapouge-Dejean, Rémy Bacher et Antoine Bosse-Platière  
Les aménagements sont à l'honneur pour 2007, avec des techniques mises à la portée de chacun, grâce à des explications claires et précises.

160 pages, 12 €, ISBN 2-914717-23-7



## Voix d'Encre

### **Le Temps, disent-ils**

collectif  
Cet opus rassemble vingt et un auteurs et quinze artistes, qui épinglent le temps qui va et se dévoile l'espace d'un livre.

Collection Bouche-à-oreille  
144 pages, 22 €, ISBN 2-35128-015-6

## Les Lumières de Grimm

La fonction de médiateur culturel de Friedrich Melchior Grimm le plaçait au cœur du rayonnement des Lumières françaises en Europe. Depuis une trentaine d'années, l'intérêt porté à Grimm s'est profondément renouvelé, notamment envers sa fameuse *Correspondance littéraire*, périodique manuscrit bimensuel, servi à un nombre limité d'abonnés secrets, qu'il fonda et dirigea d'abord personnellement.

Ce renouvellement est lié en particulier à l'avancée des recherches sur l'histoire de la presse et au nouvel essor des études sur Diderot. Dans le même temps, ont été soulevés les graves défauts de l'ancienne édition de la *Correspondance littéraire*, et de nouvelles pièces de la correspondance privée et diplomatique de Grimm ont été révélées.

À l'occasion d'un colloque fondateur, en 2000, une équipe éditoriale s'est constituée afin d'établir une édition enfin exacte et complète de ce document essentiel à la connaissance et à l'intelligence de la propagation des Lumières françaises en Europe. Le projet de ces auteurs est de publier, à terme, l'ensemble de la *Correspondance littéraire* sur ses soixante années d'existence.

### Pour en savoir plus

Centre international d'étude du dix-huitième siècle  
*Correspondance littéraire de Friedrich-Melchior Grimm*  
 Tome 1 : 1753-1754  
 399 pages, 70 €, ISBN 2-84559-036-9  
 Tome 2 : 1755  
 307 pages, 50 €, ISBN 2-84559-037-7



## Anniversaires

Les Éditions La Taillanderie ont fêté leur vingtième anniversaire en septembre, dignement fêté avec une journée de rencontre chez l'éditeur, à Châtillon-sur-Chalaronne. En allant vers Grenoble, c'est Mosquito qui fête quinze années d'édition. Une rétrospective est consacrée à cet éditeur de bande dessinée à la bibliothèque municipale de Saint-Égrève, du 13 au 24 octobre.

**Renseignements sur les sites**  
[www.lire-en-fete.culture.fr](http://www.lire-en-fete.culture.fr)  
[www.la-taillanderie.com](http://www.la-taillanderie.com)  
[www.editionsmosquito.com](http://www.editionsmosquito.com)

## Envies d'école buissonnière...

La rentrée est passée et les vacances sont loin, mais les promenades d'automne ont leur charme. En présentant des points de vue inconnus ou surprenants de « coins de verdure » à Lyon, ce livre permettra aux Lyonnais de redécouvrir leur ville, dans laquelle de nombreux parcs et jardins offrent des opportunités de promenades. Une vraie découverte souvent poétique au plus près du végétal pour montrer le jardin dans tous ses états, et se réserver des bulles d'oxygène.

**Samedi midi (Éditions)**  
 Parcs et jardins de Lyon  
 photographies de Frédéric Jean  
 textes de Philippe Vouillon  
 144 pages, 35 €, ISBN 2-915928-05-3

## Des vols qui font couler de l'encre

Les vols dans le milieu de l'art fascinent encore et toujours. Deux éditeurs les explorent, chacun à sa manière. Les Éditions Stéphane Bachès s'intéressent de près aux plus importantes enquêtes internationales sur les vols de tableaux, et présentent une galerie inédite des grandes œuvres d'art volées et parfois jamais retrouvées... De quoi remplir un étonnant musée. Aux Éditions Lieux Dits, l'aventure est dessinée et commence dans les salles du musée des Beaux-Arts de Lyon, mais elle emmènera Auguste-Louis Chandel bien plus loin. Les vols sont aussi fascinants que les tableaux eux-mêmes, et même lorsqu'ils sont retrouvés – comme récemment *Le Cri* et *La Madone* d'Edvard Munch –, le vol reste énigmatique.

**Bachès Stéphane (Éditions)**  
 Tableaux volés :  
 enquête sur les vols dans le monde de l'art de Simon Houpt,  
 traduction d'Annick et Roger Stevenson,  
 préface de Raymond E. Kendal  
 192 pages, 30 €, ISBN 2-915266-33-6

**Lieux Dits**  
 Le Vol du cri  
 de Serge Annequin et Jean-Luc Jullian  
 48 pages, 11 €, ISBN 2-914528-22-1



## La montagne, encore et toujours

La montagne n'en finit pas d'inspirer photographes et auteurs, qui lui rendent ici hommage à travers trois livres. La Fontaine de Siloé adopte un angle historique pour essayer de comprendre comment les Savoyards ont vécu, de l'intérieur, la rupture qui les a fait passer d'une civilisation agropastorale aux richesses et à la modernité liées au tourisme, notamment aux sports d'hiver. Chez Libris également, c'est aux hommes que les auteurs s'intéressent. À l'heure de la mondialisation et des normes européennes, alors que l'agriculture de montagne devient un enjeu de développement durable, cet ouvrage de photos témoigne du travail opiniâtre de ces montagnards qui gardent la Vanoise en vie. Enfin, chez Glénat, Roberto Neumiller réalise des images grand format réalisées à la chambre photographique, qui expriment la fascination et l'attachement qu'un homme peut avoir à sa terre.

**Fontaine de Siloé (la)**  
 Du sillon à l'or blanc :  
 la montagne au fil des hommes de Roger Loyet  
 Collection Savoie vivante  
 190 pages, 22 €, ISBN 2-84206-328-7

**Glénat**  
 Vercors – images intimes de Roberto Neumiller  
 144 pages, 39 €, ISBN 2-7234-5535-1

**Libris**  
 Paysans de Vanoise  
 photographies de Pierre Witt  
 textes de France Harvois  
 Collection Album  
 144 pages, 29,90 €, ISBN 2-84799-135-2

## Prix Guizot de l'Académie française pour le livre de Marc Boyer, paru aux Presses universitaires de Grenoble

Marc Boyer a obtenu, pour l'année 2006, le prix Guizot de l'Académie française dans la rubrique « Prix d'histoire et de sociologie » pour son ouvrage *Le Thermalisme dans le grand Sud-Est de la France*, qui retrace la naissance et l'histoire du thermalisme dans cette région en soulignant les mutations des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles. Cet ouvrage a bénéficié du soutien de la Région Rhône-Alpes.

**Presses universitaires de Grenoble**  
*Le Thermalisme dans le grand Sud-Est de la France*  
 de Marc Boyer  
 420 pages, 30 €, ISBN 2-7061-1271-9

## Pages réalisées par Caroline Schindler.

Nous vous remercions de nous faire parvenir vos informations, programmes de manifestations, annonces de parutions, etc. au plus tard le 10 du mois précédant la sortie du numéro.

**livre et lire**  
 supplément régional à livres-hebdo et livres de France

**conception** : Perluette, Lyon  
**mise en page et impression** :  
 Atelier Comp'Act, 04 79 85 27 85

**Agence Rhône-Alpes pour le Livre et la Documentation** :  
 1, rue Jean-Jaurès, 74000 Annecy  
 tél. 04 50 51 64 63 – fax 04 50 51 82 05  
 mél : annecy@arald.org  
**Site Internet** : [www.arald.org](http://www.arald.org)

**antenne à Lyon**  
 25, rue Chazière, 69004 Lyon  
 tél. 04 78 39 58 87 – fax 04 78 39 57 46  
 mél : lyon@arald.org

**président** : Claude Burgelin  
**directeur de publication** : Geneviève Dalbin  
**responsable de rédaction** : Laurent Bonzon  
**assistante de rédaction** : Fabienne Hyvert  
**ont également participé à ce numéro** :  
 Nicolas Blondeau, Claude Burgelin,  
 Pascale Clavel, Frédéric Houder, Yann Nicol, Christine Ramel  
 Caroline Schindler.

ISSN 1626-1321



Rhône-Alpes

## Picq au Québec

Début octobre, l'écrivain Jean-Yves Picq s'est envolé pour Montréal. Il séjournera trois mois dans l'appartement de l'Uneq (Union nationale des écrivaines et écrivains québécois), au centre de la ville, dans le cadre de la résidence croisée entre le Québec et Rhône-Alpes, organisée depuis 1997 avec le soutien du Conseil régional et celui du Conseil des arts et des lettres de la Belle province. Un écrivain québécois sera, à son tour, l'hôte de l'Arald et de la Région Rhône-Alpes au tout début de l'année 2007. En attendant, rencontre avec Jean-Yves Picq, à quelques jours de son départ.

Il faut se comprendre. Il faut se connaître. Jean-Yves Picq est un homme en retrait. Il attend, il observe, redoute peut-être les propos mal compris. Tout en discrétion – et tout en noir –, il met du temps à se livrer. Se livre peu. C'est un homme de rigueur mais aussi de paroles, un homme de théâtre. Un peu plus de trente ans que cela le travaille, que c'est là qu'il travaille, dans cet espace très large et très mouvant de la littérature théâtrale. À mi-chemin entre quoi et quoi ? Difficile à dire. Entre théâtre et poésie, entre fable et métaphore, entre partage et engagement... Ce dernier mot le fait hésiter. Jean-Yves Picq n'aime pas les notions aux allures de tiroir et les idées toutes faites. Il n'est le champion d'aucune cause, et ne fait qu'interroger, à travers ses textes, ce et ceux qui l'entourent : « comment ne pas être engagé dans ce monde puisqu'on est de ce monde ? », s'étonne-t-il. Son monde à lui tourne autour de la scène depuis 1970 et sa rencontre avec Roger Planchon. C'est avec lui que Jean-Yves Picq est venu dans la région lyonnaise, qu'il n'a plus quittée depuis. Étudiant en lettres et en théâtre à Strasbourg, cet Alsacien d'origine quitte l'université pour travailler avec celui qui vient à Villeurbanne relancer l'aventure du TNP. Avec le succès que l'on connaît. Planchon écrit, joue, met en scène. C'est exactement ce dont le jeune Picq – il a un peu plus de vingt ans – a envie. Il commence par la figuration et

l'assistantat. Puis les rôles s'enchaînent. Jean-Yves Picq devient acteur dans la troupe. Il reste de cette époque une voix profonde, le sens du geste et la retenue de celui dont on sent que l'énergie est affaire de maîtrise.

### Le théâtre, et après ?

À la fin de cette folle décennie, faite de théâtre hors les murs, de rencontres et de partage, Jean-Yves Picq s'interroge sur son devenir théâtral : sera-t-il directeur de compagnie, responsable d'une structure, metteur en scène ? Rien de tout cela. La seule chose qui lui semble indispensable est de poursuivre le travail d'écriture qu'il mène en parallèle depuis plusieurs années. Nous sommes au tout début des années 80 et l'homme de théâtre décide de lâcher le théâtre. La cure durera cinq ans et si la tête de Jean-Yves Picq reste chercheuse durant ces années-là, ce sont ses mains qui vont prendre le relais. Besoin de contact avec la matière, de se confronter à d'autres réalités, de retrouver d'autres racines – son père était bricoleur au point d'avoir construit son propre bateau... –, il choisit l'ébénisterie et un maître lyonnais auprès duquel il fait ses armes. L'intelligence transfigure l'établi comme la scène. Jean-Yves Picq ne fait aucune différence entre ces deux formes de recherche. Mais ne parvient toujours pas à les associer dans la vie quotidienne, tant l'une et l'autre exigent de la concentration. Le travail sur un texte doit être achevé avant d'attaquer le travail sur un meuble. Et vice versa.

Depuis vingt ans, Jean-Yves Picq maintient ce tête-à-tête entre lui et la matière. Les matières. « *Ce qui m'intéresse, c'est la fable* », précise l'écrivain, soucieux de se démarquer du « trop intime » qui domine peu ou prou les écritures théâtrales d'aujourd'hui. Interroger le monde en même temps que les formes de sa représentation, le virtuel ou « *la consommation de notre rupture avec l'élément de nature qui nous constitue* », inventer de nouveaux modes théâtraux qui permettent de répondre aux questions que pose le monde contemporain, pister les changements de psychisme liés à l'émergence des nouvelles technologies et à la modification des modes de perception qu'elles suscitent, l'écrivain entend faire front et se colleter avec cette « *maladie d'Alzheimer généralisée* » qui est en train de naître à force de sur-information et de saturation (télé)visuelle et cognitive.



### Une histoire de fidélités

Plusieurs des pièces de Jean-Yves Picq tournent en permanence en France et à l'étranger. *Le Cas Gaspard Meyer ou l'influence de la mémoire indienne sur un court de tennis*, *'Voices' ou le retour d'Ulysse*, *Conte de la neige noire*, *Donc*, *Petites pièces à géométrie variable*, sont parmi les plus marquantes, toutes parues chez de petits éditeurs et notamment Color gang, installé à Givors (69). Des histoires de fidélité. Les titres disent assez l'ampleur des thèmes convoqués dans cet espace d'écriture qui ne respecte pas grand chose, si ce n'est sa nécessité. Nécessité (poétique, philosophique, théâtrale) d'une adresse au public, au citoyen, ambition d'une chanson de geste qui parlerait de notre temps.

Celui de Jean-Yves Picq se partage donc entre le bois et le papier. Il est vrai que de l'un, on arrache l'autre. Il ne quitte son refuge dans les monts du lyonnais – « *l'isolement m'est indispensable...* » – que pour des ateliers ou le travail avec une jeune compagnie. Il faut cela pour vivre. Ou pour une résidence. Au Québec, il partagera son temps. Moitié rencontres et lectures, moitié écriture et échappée solitaire dans les grands espaces. « *Le Canada est un vieux rêve* », dit-il. Et le rêve, un garant de la liberté. Jean-Yves persiste dans la sienne • L. B.

### Derniers textes parus

*Pirogue* (Color Gang, 2006)  
*Donc, Petites pièces à géométrie variable* (Color Gang 2004)  
*Le Grand Poucet : pochade pour acteurs et marionnettes* (Color Gang 2004)  
*Nouvelles théâtrales*, tome I et II (Color Gang, 2001 et 2003)